



## Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec

25 janvier 2011

**Jacques Beauchemin**

Chères consœurs et chers confrères, Mesdames et Messieurs,

Je veux d'abord vous dire la fierté que je ressens au moment de rejoindre les rangs de l'Académie. Je suis fier bien sûr de me retrouver parmi vous qui faites partie de ce que le Québec des lettres a fait de mieux. Je le suis aussi en raison du respect que j'ai pour cette Académie qui constitue l'une des institutions les plus respectables du patrimoine intellectuel québécois et sur laquelle plane le souvenir de ses illustres fondateurs et de plusieurs des plus grands intellectuels québécois.

Vous me permettrez d'abord d'adresser quelques remerciements particuliers à Yvan Lamonde. C'est à lui que je dois une large part de l'honneur qui m'est fait. C'est lui qui a porté ma candidature jusqu'à vous et qui l'a mise en valeur. Je reconnais dans ce geste l'ouverture et la générosité qui caractérisent Yvan. Ceux qui le connaissent le savent attentif aux autres, toujours disposé à partager une idée, une hypothèse, prompt à nous proposer les ouvrages qu'il a lus et dont il croit qu'ils nous seront utiles. J'ai toujours profité de sa générosité. Elle a pris plusieurs formes au fil des années. J'ai été touché lorsqu'il me dit en 2003 qu'il avait lu à Paris mon livre *L'histoire en trop* que je venais tout juste de faire paraître et dont il avait hâte de me soumettre sa critique. Il me dit surtout que, loin du Québec, il s'était senti de connivence avec l'aventure québécoise en lisant la description que j'en proposais. Cela me fit plaisir. Dans l'un de ses derniers livres, *Historien et citoyen*, son autobiographie intellectuelle, il noue en une même intrigue ma réflexion sur la récusation du passé canadien-français dans le Québec de la révolution tranquille et la démarche intellectuelle et esthétique de Paul-Émile Borduas. J'ai été traversé d'un frisson en lisant ces pages intelligentes et perspicaces dans lesquelles mon nom se trouvait à côté de celui de Borduas. C'est de cette même générosité dont témoigne la présentation élogieuse qu'il vient de me réserver.

Je viens d'évoquer la fierté que je ressens. Mais je dois à la vérité de dire que je suis aussi un peu intimidé à l'idée de me retrouver parmi vous. Qu'est-ce qui me relie en effet aux

lettres et à la littérature ? Cette place que vous me faites le plaisir de m'accorder au sein de l'Académie, est-ce bien la mienne, moi qui ai été si tôt dans ma vie plongé dans l'univers des sciences. Bien sûr, on écrit beaucoup dans mon métier mais on ne trouve pas dans le travail ordinaire des sciences sociales le même amour de la langue que celui que vous, académiciens et académiciennes, lui voué.

Pourtant, d'aussi loin que je me souviens j'ai rêvé d'écrire et, je le dis humblement, de bien écrire. C'est de mon rapport à l'écriture dont j'aimerais vous parler aujourd'hui en guise de présentation. Le thème sied bien à un discours de réception à l'Académie des lettres mais ce n'est pas la juste adéquation du propos à la circonstance qui me pousse à aborder ce sujet. Penser l'acte d'écrire au Québec, d'écrire en français, c'est entrer en même temps dans le lieu d'une sourde obstination et d'une espérance. Examiner les raisons de cette obstination et partager cette espérance, voilà qui pose par-dessus ma tête la question infiniment plus vaste du destin de notre peuple en Amérique.

Je viens de l'évoquer, contrairement à plusieurs d'entre vous, je n'appartiens pas, de plein droit en tout cas, au monde des lettres. Pourtant, tout au long de mes études, j'ai vécu dans l'espoir de pouvoir me consacrer à l'écriture. J'étais fasciné par ce que j'imaginai alors comme liberté pure et créativité absolue.

Dans ce rêve éveillé, j'aimais me représenter Robert Musil écrivant *L'homme sans qualité*. Ce n'est pas que je me prêtai à moi-même le génie de Musil. Je n'ambitionnais pas non plus d'écrire l'une des œuvres les plus marquantes de mon siècle, comme cela fût le cas du roman de Musil. Ce qui me fascinait au-delà de tout, c'était ce que je savais des conditions de production de cette œuvre. Toutes les biographies de Robert Musil nous apprennent qu'il a consacré plus de vingt ans à la rédaction des deux premiers tomes de son roman inachevé. C'était en réalité l'œuvre d'une vie. Ce qui me faisait rêver, ce n'était pas seulement le génie ou l'extraordinaire postérité à laquelle avait eu droit *L'homme sans qualités* (un peu quand même!), mais ce privilège que représente ceci que notre monde interdit aujourd'hui, de consacrer sa vie à faire œuvre. Je ressentais un genre de vertige à l'idée de cette liberté en même temps que j'admirais ce qu'il avait fallu à Musil d'acharnement afin de mener son projet. Je l'imaginai raturer et reprendre. Je le voyais l'esprit tendu vers la perfection du mot, de la phrase, de la tournure. Je le voyais méditant sur la condition humaine et sur la nature de ces hommes grands ou médiocres qui font notre humanité.

Je me souviens avoir ressenti la même admiration silencieuse pour François-Xavier Garneau. J'ai lu assez jeune son *Histoire du Canada* depuis sa découverte jusqu'à nos jours dont le premier tome avait été publié en 1845. J'avais conscience d'être en présence d'une

œuvre majeure. Deux sentiments émergeaient de ma lecture qui disaient déjà beaucoup de ce qu'allait être pour toute ma vie mon rapport à l'écriture. Même jeune et encore inexpérimenté, je savais que l'Histoire du Canada de Garneau, en dépit des prétentions de son auteur dans le fameux discours préliminaire, ne respectait pas tous les canons de la science. L'interprétation que Garneau proposait des grands événements de l'histoire cédait à un certain lyrisme éloigné des faits. Mais c'est justement ce lyrisme que j'aimais, le style emporté de ces descriptions, l'enflure de certains portraits. Je le confesse – même si cet aveu est susceptible de ruiner ce qui me reste de crédibilité du point de vue de la science - ce que j'aimais en réalité c'était justement cette victoire de la forme sur le fond. J'aimais cette envie de raconter plutôt que d'expliquer, de faire ressentir plutôt que de faire comprendre. J'aimais ce désir si présent chez Garneau, et que notre époque a vu s'étioler, de bien écrire, de mettre le récit au service d'une certaine beauté.

Un autre aspect de l'œuvre de Garneau exerçait sur moi la même fascination que ce que je savais des conditions de production de L'homme sans qualité. L'historiographie nous apprend en effet que l'ouvrage de Garneau a fait l'objet de 8 éditions entre 1845 et 1944, quatre à Québec et autant à Paris. Mais, ce qui avait attiré mon attention dans les ouvrages que je lisais sur l'homme et sur son œuvre, c'était le fait que Garneau avait consacré 25 ans de sa vie à écrire et à remanier son Histoire du Canada. Comme Musil allait le faire plus tard au début du 20e siècle, Garneau avait lui aussi consacré sa vie à une seule œuvre. C'est cela que j'avais en tête lorsque, jeune, l'avenir m'appartenait encore. Je rêvais de sacerdoce scriptural, enfermé en moi-même peaufinant une œuvre dont je sortirais satisfait en pouvant dire d'elle : je n'aurai fait que cela mais cela est parfait.

Le destin est venu à bout de ces rêveries en faisant de moi un sociologue et un professeur d'université. Il ne m'a pas donné le génie de Musil et de Garneau, non plus que la chance de consacrer ma vie à une œuvre unique et géniale. Le sort me réservait en effet autre chose. Plutôt que de belles envolées au sujet de l'histoire du Canada ou de fines descriptions de l'âme humaine, le travail d'écriture qui m'attendait allait être plus terne. C'est mon métier qui veut cela. J'écris dans la langue des sciences sociales. Attentif au fait et à leur explication, le travail du sociologue ne se préoccupe pas trop de la manière. Fernand Dumont, membre illustre de notre académie, est l'un des rares sociologues québécois à s'être préoccupé de la manière de dire. Lui à qui nous devons les livres les plus beaux de notre sociologie, s'est souvent fait reprocher un style dont on a pu dire qu'il entravait la compréhension de ses thèses. C'est dire le peu d'estime qu'entretiennent les sciences sociales québécoises pour la qualité de la langue et la beauté de l'écriture.

Au fil des années, se sont additionnés dans mon curriculum vitae livres, articles, chapitres, évaluations, rapports de recherche et même discours d'hommes et de femmes politique. Je

l'ai dit, ce genre d'écriture repose sur des règles qui ne contraignent pas à l'élégance et qui, au contraire, la proscrivent en raison du flou qu'elles introduisent dans les visées objectives de la science.

J'ai écrit, comme assis à ma machine à coudre, ainsi qu'on a pu le dire de Bach s'attaquant le lundi matin à la cantate du dimanche suivant, reprenant, parfois machinalement, le thème d'un oratorio ou un bout de passion. J'ai été comme lui, le génie en moins, à coudre idées et concepts, à essayer d'agencer les idées comme Bach ajustait ses fugues. Je n'aurai pas consacré ma vie à écrire L'homme sans qualité. Je sais bien sûr que je n'en aurais pas eu le talent. Et puis, je ne voudrais pas mourir comme Musil compulsant les quelques 1000 pages que totalisent les deux premiers tomes de son livre et pleurant pourtant son inachèvement. Je ne me serai pas non plus ruiné la vue, comme ce fut, dit-on, le cas de Garneau rédigeant fébrilement son Histoire du Canada à la lueur vacillante d'une chandelle. Cette vision romantique de l'écriture n'aura vécu que le temps de ma jeunesse. À la place, j'aurai aligné mots et phrases suivant les lois du genre et dans le respect de ce que l'on m'aura appris.

Et pourtant, il y a dans presque tout ce que j'écris quelque chose qui subsiste de mon rêve de jeunesse. Il y a dans la course de mes doigts sur le clavier, comme une retenue, une réticence à faire trop vite. Comme dans la lutte qui oppose le bien au mal, il y a sur mon épaule droite un petit diable qui m'incite à la vitesse et me rappelle les échéances que j'ai à respecter et, sur l'autre, un ange qui m'incite aux vertus de l'élégance. Mes textes s'écriraient tellement plus vite si je n'écoutais que le démon. Mais j'entends toujours la voix du bien qui me rappelle à la beauté de la langue, qui m'invite à respecter son rythme et sa musique. Il y a au commencement de chaque texte le souci de bien l'écrire. Mais il y a plus. Au fil du temps, et sans que j'en ai eu vraiment conscience, il m'est arrivé de plus en plus souvent d'évoquer chansons, poèmes et romans dans ce que j'écris, comme s'il me fallait puiser à quelque chose de plus profond que dans la sociologie elle-même, de plus enraciné dans la langue et dans la culture, comme s'il fallait fonder le discours de la sociologie sur autre chose qu'elle-même.

Je ne raconte pas cela afin d'illustrer le parcours de l'écrivain raté que je suis peut-être, non plus que pour exprimer la douleur de ne pas être le Musil de mon temps. Je suis heureux de ce que le sort m'aura réservé. Des espoirs que je caressais ne subsiste-t-il pas le privilège qui m'aura tout de même été donné d'écrire, même si je succombe parfois au petit démon perché sur mon épaule droite. Non, si je raconte la petite histoire de mon rapport à l'écriture, c'est qu'il s'y trame une aventure bien plus grande que tout ce que j'aurai pu écrire. C'est qu'il y a dans cette volonté d'écrire en français en terre minoritaire, dans l'amour de cette langue dans laquelle s'est déroulée l'histoire de notre peuple une vérité

qui perce comme une intention. Quel est le sens de ceci qui parle au-delà du contenu des choses? Je crois qu'il y a sur l'épaule de notre collectivité, un petit ange qui nous dit d'écrire et d'écrire encore. Un ange qui nous dit que c'est à ce prix que nous existons, que l'obstination à écrire en français, contre tout bon sens dans une Amérique qui n'a jamais cessé de nous faire miroiter les mérites de l'anglais, porte un espoir. C'est de cet espoir dont je voudrais vous entretenir.

Notre peuple a su très tôt dans son histoire l'importance des mots. Longtemps, le discours sur nous-mêmes a été la seule chose que nous possédions. C'est au lendemain de l'Acte d'union en 1840 que notre collectivité prend conscience de la menace qui la guette. Tout concourt alors à sa disparition. Je ne reviens pas sur cette histoire bien connue. J'insiste simplement sur le fait, qu'à compter de ce moment, la seule manière de résister aux forces qui voulaient notre perte à consister à leur opposer la parole. Garneau le dira, c'est pour rétablir la réputation des siens et redresser les torts de l'histoire qu'il érige comme un monument et en même temps qu'un rempart le récit de notre parcours historique. Je l'ai dit, la grandeur de ce récit tient dans cette affirmation de la parole, dans cette prétention à hisser le discours sur soi plus haut que les événements malheureux pour mieux les conjurer. La langue aura été avec la religion notre bouée de sauvetage identitaire. Nous en avons fait notre drapeau. Tellement que la France nous considère aujourd'hui comme étant la pointe avancée de la défense du français dans le monde. C'est beaucoup dire. Nous n'avons pas cette prétention. Mais nous avons toujours su qu'à travers le simple fait de continuer de parler et d'écrire dans cette langue nous témoignions de notre désir de durer.

Mais, longtemps dans notre histoire, cette langue dans laquelle nous nous étions abrités a traduit une inquiétude, celle qu'engendrait inévitablement notre condition de minoritaire. C'est encore à Garneau que revient de l'avoir exprimée en même temps qu'il proposait à ses contemporains les moyens de conjurer les forces de l'histoire qui semblaient s'être liguées contre nous. C'est dans la conclusion de son Histoire du Canada qu'il écrit ceci qui résonnera comme une imprécation pour ces Canadiens français qui se demandent après l'Union ce qu'il faut faire afin de demeurer dans l'histoire des peuples. François-Xavier leur dresse alors un programme.

« Que les Canadiens soient fidèles à eux-mêmes, - écrit-il - qu'ils soient sages et persévérants, qu'ils ne se laissent pas séduire par le brillant des nouveautés sociales ou politiques ! Ils ne sont pas assez forts pour se donner carrière sur ce point. C'est aux grands peuples à faire l'épreuve des nouvelles théories ».

Certains ont lu une démission dans ces mots, une mise en marge volontaire de l'histoire. J'y reconnais pour ma part la recette de la survivance, peut-être la seule possible dans cette deuxième moitié du 19<sup>e</sup> siècle. Du haut du 20<sup>e</sup> siècle on s'abattra sur le manque d'envergure de ce projet de survivance et l'on déplorera les effets contreproductifs de cette posture essentiellement défensive. Ce regard sévère, trop sévère, est celui de ces Québécois décomplexés que nous sommes devenus. Mais, pour peu que l'on accepte de se placer du point de vue des Anciens, ces mots résonnent dans une certaine grandeur. Ils témoignent de cet acharnement tranquille à persister dans l'histoire des siècles. Même les évocations dérisoires du passé glorieux de la colonisation d'un Octave Crémazie, cet autre grand interprète de notre condition au 19<sup>e</sup> siècle, expriment au-delà de l'enflure qui les caractérise, cette volonté de s'inscrire dans la durée, de tracer la ligne d'un parcours dans lequel pourrait s'apercevoir la marche d'un peuple. Le voici évoquant le passé héroïque de la Nouvelle-France dans *Le vieux soldat canadien* de 1855 :

« Qui nous rendra cette époque héroïque où, sous Montcalm, nos bras victorieux renouelaient dans la jeune Amérique les vieux exploits chantés par nos aïeux? ».

C'étaient là les mots de notre peuple. Ils étaient faits de détermination et d'inquiétude, ils fondaient dans le passé l'assurance de pouvoir durer. Ils exaltaient les forces qui allaient être nécessaires à la pérennité de la collectivité. Le seul fait de les entendre énoncés en français disait déjà quelque chose de l'indéracinable espérance de faire société qui git au fond de toutes nos entreprises depuis Garneau et Crémazie. Il n'empêche que c'est l'angoisse qui domine notre représentation de nous-mêmes tout au long de cette période. Il faudra attendre un peu plus tard pour trouver les mots de l'espérance, celle qui porte au-delà de nos peurs et de nos angoisses un projet pour nous-mêmes. Ces mots d'une véritable espérance, s'étonnera-t-on de les lire sous la plume de Groulx. Je ne résiste pas l'envie de citer un peu longuement ces paroles magnifiques qu'il prononça en 1937:

« J'espère avec tous les ancêtres qui ont espéré: j'espère avec tous les espérants d'aujourd'hui ; j'espère par-dessus mon temps, par-dessus tous les découragés. Qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, notre État français, nous l'aurons: nous l'aurons jeune, fort, rayonnant et beau, foyer spirituel, pôle dynamique pour toute l'Amérique française. Nous aurons aussi un pays français, un pays qui portera son âme dans son visage. »

Si j'évoque ce passage, c'est moins pour réhabiliter la mémoire de Groulx, qui en aurait pourtant bien besoin, que pour témoigner de cette extraordinaire foi en l'avenir qui perce dans ce discours prononcé pourtant du plus profond de la crise des années 30. Que de ferveur et que d'espoir. Quel sens de l'histoire : espérer avec les ancêtres et espérer par-

dessus son temps. Espérer même par-dessus les découragés. Mais, en même temps que résonnent ces paroles d'espoir, Saint-Denys Garneau écrit en cette même année de 1937 *Accompagnement*, son plus beau poème. J'en lis un passage :

« Je marche à côté d'une joie,  
D'une joie qui n'est pas à moi  
D'une joie à moi que je ne puis pas prendre  
Je marche à côté de moi en joie  
J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi  
Mais je ne puis changer de place sur le trottoir  
Je ne puis pas mettre mes pieds dans ces pas-là et dire voilà c'est moi ».

Réfractaire au nationalisme de son époque, Saint-Denys Garneau écrit pourtant, comme en une allégorie, la tristesse anticipée de ne jamais connaître la plénitude de ces peuples advenus à eux-mêmes et de toujours marcher dans le pas des autres.

La langue dans laquelle nous écrivons est pleine des intentions que nous y avons logées au fil de nos quelques siècles d'histoire. Elle nous a procuré les mots de la survivance de l'inquiétude et de l'espoir. Mais au-delà de ce qu'elle nous a permis de dire de notre parcours historique et de ce que nous sommes, elle témoigne sans le vouloir d'une persistance. Je crois qu'il y a dans notre entêtement à écrire en français, dans notre souci modeste et constant de soigner l'écriture, la présence fantomatique de cette inquiétude et de cet espoir. Il y a, autrement dit, dans l'acte d'écrire au Québec quelque chose qui participe à la fois de l'espérance de Groulx et de la tristesse de Saint-Denys Garneau. Dans les deux cas, s'y trouve comme en un microcosme notre destin en Amérique. Je crois que ce destin, nous le rejouons à chaque fois que nous nous préoccupons d'écrire et de parler en français.

Ces mots d'espoir mais aussi d'une certaine tristesse, ce sont encore les nôtres aujourd'hui. Ce sont, en tout cas, les miens même lorsque j'écris et que, tout entier à ma tâche, j'oublie que je porte dans mon geste une intention qui me dépasse dans le temps. Je n'aurai été ni Garneau ni Crémazie, mais je suis leur compagnon de route lorsque, m'installant au clavier de mon ordinateur, je refais chaque fois sans le savoir ce geste d'une si lourde signification d'une inscription dans la durée, dans l'histoire de notre peuple.

J'écris du haut de notre histoire. L'espoir de Groulx, la possibilité qu'advienne un pays qui portera son âme dans son visage est bien plus proche aujourd'hui qu'elle ne l'était au moment où le chanoine prononçait ces paroles. Le vieux désir d'achèvement qui git au fond de la conscience historique québécoise n'a pourtant pas encore abouti. Mais, peut-être qu'en persistant à parler et à écrire dans cette langue, nous cesserons un jour de marcher à côté d'une joie. Peut-être parviendrons-nous, comme nous y exhorte Fernand Dumont, à « joindre à la patience obstinée de jadis le courage de la liberté ». Peut-être suis-je maintenant mieux en mesure de répondre à la question que je ne me suis adressée à moi-même il y a quelques minutes. Qu'est-ce qui me relie à la république des lettres et qui me vaut de joindre les rangs de l'Académie me demandais-je ?

La réponse se trouve sans doute dans ce geste toujours reconduit d'une écriture qui m'inscrit silencieusement dans l'histoire des miens et qui dit au monde notre espoir.

Je vous remercie.

Jacques Beauchemin